

Un village en trompe-l'œil

La fin de la trêve hivernale approche et les autorités calaisiennes ont décidé de rassembler tous les



Photo: afp

Le vendredi 13 mars, la police est allée dans les camps expliquer aux migrants qu'il fallait les évacuer.

Demain, le centre de jour Jules-Ferry ouvrira ses portes aux femmes et aux enfants. Le 11 avril, ce sera au tour des hommes, car la mairie compte durablement installer les migrants dans les alentours. Sauf que les lieux seraient contrôlés par la mafia.

De notre envoyé spécial à Calais
Frédéric Braun

La tombée de la nuit. Devant nous, une Passat blanche serpente à basse vitesse, ralentit, redémarre. C'est celle d'Amir, notre guide iranien. Il va nous diriger vers une «jungle» aux abords de la ville. C'est ainsi que sont baptisés les campements sauvages de migrants qui attendent à Calais l'occasion de passer en Angleterre.

Néons rouges, vitrines éclairées : le soir, cette ville, si âpre, semble presque chaleureuse vue de l'auto-car dans lequel nous sommes assis, glissant entre les façades de brique rouge. Nous, c'est-à-dire les élèves de la classe de sociologie de Sébastien Louis (de l'École européenne de Luxembourg), qui a organisé ce voyage, et un groupe d'invités, dont l'auteur de ces lignes.

À un moment, le convoi prend à gauche, traverse un parking et s'immobilise. Là, caché derrière un supermarché Leader Price, à proximité immédiate de l'autoroute, se trouve le camp des Soudanais.

Ibrahim, qui nous accueille, a 20 ans, mais en paraît davantage. Ses mots sont graves, entourés d'une odeur de bois brûlé. Il y a environ 50 hommes dans ce camp. La plupart assistent à la scène depuis une butte, d'autres, dans un abri de

palettes en bois, recouvert de bâches en plastique, préparent du thé sur un feu. Tout autour se dressent des tentes. Ibrahim porte un bonnet sur la tête et, nouée sous le menton, une écharpe pour se protéger contre le froid.

» «Dieu voit tout»

Il vient seulement de débarquer à Calais ce matin, mais, comme pour beaucoup, son périple européen a commencé en Grèce. Ibrahim souffre d'une fracture de la hanche. Il ne pourra être opéré qu'une fois en Angleterre. Il explique que pour passer en Italie, il lui a fallu rester 48 heures à bord d'un camion. Des chauffeurs, il se méfie. Certains n'hésiteraient pas à tuer. Comme diraient les Soudanais : «Le cadavre a toujours tort.»

Une fois arrivé, il est interpellé, puis passé à tabac par des policiers. Aux coups qui pleuvent, Ibrahim oppose sa foi : «Dieu voit tout», mais l'autre n'en a que faire : «Que veux-tu? Il n'y a pas de dieu.»

La nuit, paraît-il, lorsqu'il y a des bouchons, les hommes qui vivent sur ce terrain jonché d'ordures grimpent la bordure pentue qui sépare leur camp de l'autoroute pour se glisser dans les camions. L'Angleterre, depuis Calais, n'est qu'à 30 kilomètres et si les contrôles sont stricts, le trafic incessant réserve des failles.

Le Royaume-Uni, qui n'a pas adhéré à l'espace Schengen, attire depuis de nombreuses années une main-d'œuvre bon marché, car illégale. Contrairement à la France, où

toute demande d'asile est étudiée pendant de long mois, les Anglais répondent vite, accordent logement et bons d'alimentation. Avec les accords du Touquet (2003), qui renforcent les contrôles dans les ports des deux pays, la frontière de l'Angleterre s'est déplacée sur le sol français.

Ibrahim, soudainement, ne voit plus l'intérêt de continuer à répondre aux questions, à celles des élèves et aux miennes : «Qu'est-ce que je reçois en retour, moi?» Sa question n'a rien d'anodin. Elle pulvérise d'un coup les petites certitudes d'humanistes d'Europe de l'Ouest.

Quelqu'un met en avant que cela pourrait servir à d'autres qui viendront après lui, mais Ibrahim préfère se taire. Pourquoi serait-il le sacrifié? Encore une fois, puisque, sacrifié, il l'est déjà de toute façon, à moins que le sort n'en décide autrement. Ibrahim n'a plus rien. Il a tout perdu et peut-être que demain un camion lui roulera sur la tête et il sera mort.

Avec Giovanni, un photographe napolitain, nous nous disons que la seule chose vraiment conséquente, ce serait de partager la vie de ces gens. Au lieu de les faire revenir sur leurs pas, de les confronter avec nos schémas de pensée, notre conception de l'histoire, essayer de vivre l'instant avec eux.

Lorsqu'on a proposé à votre serviteur de participer à ce voyage, il n'a pas hésité une seconde. Il a accepté, un peu comme un soldat prend connaissance d'une mission. Après tout, son job c'est de témoigner. Et s'il avait des doutes sur le sens de ce

voyage de classe si particulier, il estimait plus important de confronter ses idées aux réalités de son temps, à commencer par l'invivable qui le gouverne, ne fût-ce que pour découvrir qu'il n'était pas à sa hauteur, que nul ne l'est véritablement.

Jusqu'à-là, nous n'avions rencontré personne, des silhouettes tout au plus. Ils marchaient par petits groupes des deux côtés de la rue. Ils correspondaient en tout point aux images de migrants que nous avons tous en tête. Mais leur présence, comme tout à l'heure, dans un quartier résidentiel composé de pavillons au milieu de jardins clôturés, défiait tous les repères.

De fait, nous entrions dans ce no man's land étrange où les frontières entre migrants et Calaisiens se brouillent, tout le monde étant pris dans le même sac, dans cette jungle qui se prend encore pour une ville.

» Venus d'Irak ou d'Afghanistan

Le soir, à l'auberge de jeunesse, agenouillé entre deux lits, Amir joue du qanûn, instrument perse dont les sons emplissent le couloir. Il a quitté l'Iran il y a quatre ans, après avoir manifesté. Il a traversé la Turquie, la Grèce, puis est arrivé à Calais où il est tombé amoureux d'une Française. Alors il a décidé de rester.

De la route principale, quelques minutes de mauvaise piste mènent devant le portique de ce qui ressemble à un camp militaire. En réalité, il s'agit d'une ancienne colonie de vacances pour enfants. C'est là,

à Jules-Ferry, loin du centre-ville, que la mairie de Calais entend transférer tous les migrants d'ici fin mars.

Le vendredi 13 mars, la police est allée dans les camps expliquer qu'il fallait bouger. Apparemment, les six Soudanais auxquels le sous-préfet, muni d'un mégaphone et accompagné de quatre camionnettes de CRS, a conseillé de partir volontairement ont passé une mauvaise journée.

Aux élections départementales servant à élire les conseillers départementaux, le Pas-de-Calais pouvait basculer en faveur du FN. C'est ce qui vient d'arriver.

Depuis la fermeture en 2002, par Nicolas Sarkozy, ministre de l'Intérieur de l'époque, du camp de Sangatte, ancienne usine Eurotunnel à l'ouest de Calais, reprise par la Croix-Rouge, les migrants afghans, irakiens, kurdes, etc. se sont dispersés dans le Calaisis et ont commencé à investir forêts et terrains vagues ou, avec l'aide des «No Borders», un comité de militants en soutien aux immigrés, d'anciennes friches industrielles ou maisons laissées à l'abandon et qu'ils squattent au cœur de la ville de Calais.

Actuellement, le nombre de migrants à Calais se situerait autour des 1900. Avec l'arrivée des Syriens, des Africains de l'Est, de Soudanais et d'Érythréens, la ville fait face à une nouvelle vague de réfugiés. Les Afghans, Irakiens, etc., que les Calaisiens continuent d'appeler les «Kosovars», en souvenir des premiers migrants à Calais dans les années 90, étaient apparemment «plus discrets» que les nouveaux

au cœur de l'Europe

migrants dans un ancien camp de loisirs. Une mesure contestée.

arrivants, souvent sans le sou, et surtout arrivés ici avec «les conflits qui les opposent dans leur pays», estime Pierrette, rencontrée dans les locaux de distribution de vêtements du Secours catholique. Dans cette ancienne église qui servait de salle de cinéma, les cartons remplis de dons s'entassent par centaines et grimpent le long des murs léchés par le soleil matinal.

Tout à l'heure, les élèves de Sébastien Louis ont formé une chaîne humaine pour décharger des entrailles de l'autocar une bonne centaine de sacs plastique bourrés de vêtements, tandis que de l'autre côté de la barrière les migrants dans la file d'attente gardaient les yeux rivés sur eux.

Tous les jours, on fait l'inventaire du stock. Et on manque de tout. Ainsi, il n'y a jamais assez de chaussettes ou de chaussures, de la même manière qu'il n'y a pas assez de bougies, explique un homme à l'entrée du bâtiment, avant de tourner la tête et de crier: «Latecomers!» (retardataires). Car devant lui se massent une quarantaine de migrants qui attendent de pouvoir entrer. En semaine, on distribue des bons dans les différents camps, mais tout le monde n'en reçoit pas.

Un quartier à part

À un moment, des rires d'enfants retentissent. Trois frères, sans doute érythréens, s'accrochent aux barrières de sécurité. Ils ont entre 9 et 10 ans, tout au plus. «Hello», lancent-ils dans un sourire narquois. Je m'approche pour leur demander d'où ils viennent. Ils ne s'y attendaient pas. Ils baissent la tête en rigolant. Ils ne comprennent pas l'anglais non plus. J'essaie de converser autrement, mais en vain. Ils pouffent de rire. J'ai l'air parfaitement ridicule.

Quand l'homme à l'entrée me demande de le remplacer pour un court instant, un Afghan s'approche de moi: «Ton appareil photo, il coûte combien?» Je bégaye, puis six ou sept types se glissent entre les barrières pour monter l'escalier en sautant les marches. À son retour, celui que je remplaçais reste cordial: «C'est toujours comme ça avec les novices.»

Pas loin du beffroi de Calais, au bout d'une rue de la zone industrielle, dans l'immense cour inté-



Dans cette ancienne usine vivent des Soudanais et quelques Érythréens. Les murs sont couverts de devises parfois mystérieuses, de dessins et d'inscriptions en arabe.

rieure d'une ancienne usine, vivent d'autres Soudanais et quelques Érythréens. Les murs, comme en 68, sont couverts de devises parfois mystérieuses, de dessins et d'inscriptions en arabe. C'est un camp ouvert par les No Borders qui y ont installé un quartier à part pour les femmes et les enfants.

Des claquements retentissent dans la cour intérieure. À l'aide d'une grosse pierre, un homme est en train de casser des panneaux pour allumer le feu. Tahir est soudanais. Il nous offre un thé. Avant de prendre le bateau vers l'Europe, il dit avoir marché pendant trois mois. Je continue à discuter avec lui quand, soudain, il m'interrompt: «J'aimerais tellement voir un film.» Mais dans la foulée, son regard se vide, comme si son désir venait de se briser contre la réalité.

Un peu plus loin, un homme est

assis sur une chaise de camping. Il est anglais, la cinquantaine. Il semble tout droit sorti de l'imagination de Terry Gilliam. Un membre des No Borders? «On pourrait dire ça comme ça.» Pour cet activiste, «Jules-Ferry», c'est tout simplement de la «folie». D'abord, il s'agirait d'un terrain de chasse: «On tire des canards, là-bas.» Mais le pire pour lui, c'est que le lieu serait contrôlé par la mafia. En effet, depuis la présence de la mafia albanaise, certaines «jungles» seraient payantes. Et d'après lui, elle posséderait des pistolets mitrailleurs. «Fucking Uzis!», insiste-t-il.

Il y a d'autres raisons qui poussent à croire que ce lieu, censé protéger les femmes, aura l'effet contraire. Car, pour se rendre au camp et pour en revenir, elles devront à l'avenir traverser le territoire des hommes. Les viols sont fréquents, mais peu

documentés, comme toutes les violences commises sur les migrants. Bernard Cazeneuve, le ministre français de l'Intérieur, vient d'ailleurs de rejeter comme infondé un rapport de Human Rights Watch sur les violences policières dont les migrants seraient victimes.

Les mouvements d'une économie mafieuse

À Calais, le but recherché semble de garder les migrants dans un état de harcèlement continu, afin qu'ils ne se sentent nulle part en sécurité et de manière à ce qu'ils restent constamment en mouvement et circulent à la manière de l'argent, au bénéfice d'une économie mafieuse qui en tire profit. Sacrifiés, ils vivent au milieu du sacré. Car tout devient sacré à partir du moment où vous regardez la mort en face, à com-

mencer par eux-mêmes, qui parfois ressemblent à des saints, tellement ils rayonnent intérieurement, de «ce qu'on ne vendra jamais» comme disait Arthur Rimbaud.

Vers la tombée de la nuit, nous retournons au premier camp des Soudanais. Ceux parmi eux qui étaient au Secours catholique la veille reconnaissent des élèves. Inversement, les élèves découvrent que leurs habits ont trouvé des repreneurs. Avant de venir, ils sont allés faire un tour au Leader Price tout à l'heure, d'où ils ont ramené des bouteilles d'eau, des biscuits, du sucre et des bougies.

On nous sert du thé aux clous de girofle et même à manger. Ce soir, l'atmosphère est presque festive. À notre départ, les «shukran» (merci) et les «thank you» sont abondants et l'hospitalité des Soudanais telle qu'elle vous déchire le cœur.



Cette ancienne église qui servait de salle de cinéma est utilisée aujourd'hui par le Secours catholique pour distribuer des vêtements aux migrants, qui manquent de tout.

Photos: f. b.